

Mon beau pantalon rouge

**MON
BEAU
PANTALON
ROUGE**

Première édition

Deuxième impression

JEAN-LOUP MATHIAS

Mon beau pantalon rouge

libremodestement@gmail.com

I

KUALA LUMPUR

Il faisait exceptionnellement beau à Brastagi le jour où j'ai acheté ce beau pantalon rouge, car il faut bien le dire, depuis que je me trouvais dans cette ville... Gros et gris à la fois, planant au-dessus de ma tête, les nuages étaient permanents. Les pluies, par conséquent fréquentes, me donnaient un peu le cafard ; aussi je passais bien du temps muré dans ma pension hôtel à me faire pomper le dard. Ma vie devenait tristounette et je me demandais un peu ce que j'étais venu faire dans ce trou. Je regrettais le temps heureux de Kuala Lumpur, ville dans laquelle j'avais passé quatre années agréables, mais que j'avais du quitter trop précipitamment. Car c'était bien en fuyant la capitale du malaise que je m'étais retrouvé là, au nord de Sumatra.

A Kuala Lumpur, j'avais vécu essentiellement dans un bureau, en haut d'une tour. Je n'y faisais rien d'autre que d'apposer, de temps en temps, ma signature sur du papier... Professionnellement j'entends, car je ne glandouillais pas. J'étais très occupé comme le sont tous les grands hommes puisque je m'essayais souvent au jeu de la réussite à l'aide de cartes virtuelles sur un ordinateur. C'était toujours un peu pareil et je savais le jeu par cœur, mais je ne m'en lassais pas.

Pour le reste, pour le mouvement, je montais sur le canapé, des secrétaires intérimaires qui avaient

pour tout savoir-faire celui de se déshabiller. Mes cartes n'étaient que des dames dans les donnes de ce jeu là.

Une dame de trèfle aux feuilles douces et soyeuses comme des pétales noirs qui enrobaient mon valet rouge pour lui faire découvrir qu'il valait plus qu'un roi.

Une dame de carreau dont les deux portes coulissantes avalait mon serpent qui s'y faufilait aisément.

Une dame de pique, si noire si démoniaque, cuisses musclées et seins puissants m'entraînant dans des corps à corps qui me laissaient mort d'épuisement. Je devais toutefois m'en méfier et ne pas de lui tourner le dos car elle seule aurait pu, par simple malveillance, m'en mettre plein les as et m'enculer comme un taureau.

Enfin la rouge cœur. D'une tendresse câline. Cette dame romantique me menait en bateau et alors je lançais ma gaule sur le six et le neuf. Je ne tirais guère de poisson mais comme lot de consolation, elle m'offrait en dégustation une moule bien fraîche.

En réalité, mon travail n'en était pas vraiment un. Je n'étais qu'un prête-nom, un homme de confettis dans une sombre compagnie de blanchissement de toutes choses auxquelles je ne comprenais rien... Mais j'avais un bon salaire.

Et puis il y eut ce jour maudit. J'étais allé, comme chaque midi, déjeuner dans un restaurant des bas quartiers de la ville où j'avais pris un bon repas agrémenté de cuisses imberbes pour ne pas garder

les mains vides lorsque j'avais la bouche pleine ; et j'étais rassasié de tous mes appétits.

Alors que sur le chemin du retour, je me pavanais sous les façades délabrées des ruelles chaudes et mouillées en contemplant les rats qui tels les pigeons des grandes villes ne pensaient à s'enfuir que lorsque par jeu imbécile j'essayais de les attraper, un véhicule inidentifiable avait tenté de m'écraser. Il avait foncé sur moi en faisant siffler le vent pour couvrir le son du moteur, aussi par conséquent, je n'avais entendu le VROUM qu'au tout dernier moment. Je n'ai du mon salut qu'à un réflexe impressionnant, et à la présence d'une femme qui fouillait les poubelles dans le but d'y trouver quelque repas exécrable coloré aux excréments, pour nourrir sa personne et toute sa marmaille, si toutefois, comme je le crois, elle avait des enfants. Si je présume aisément qu'elle fut plusieurs fois mère, ce n'est pas par bravade, mais c'est statistiquement le cas lorsqu'on est une crève la dalle.

Puisque je me trouvais près d'elle, je l'ai saisi par la taille et projeté avec force sur l'animal de ferraille, puis immédiatement après, je plongeai dans son garde manger. La caisse roulante et meurtrière, dès qu'elle eut tué la clocharde, disparut aussitôt, laissant seul sur le macadam le ventre ouvert d'une drôle de dame qui laissait courir au grand air ses intestins déchiquetés, guettés par les clébardes et les rats en rivaux qui attendaient que je m'en aille pour se jeter dans ses entrailles.

Le sacrifice de cette pauvre l'emmena sans doute au ciel où elle mange enfin à sa faim. Sa triste vie terrestre étant évidemment bien moins intéressante que celle que je menais, il m'apparut tout naturel qu'elle mourut à ma place. Seulement, cet attentat manqué me posait quelque inquiétude ; je ne comprenais pas pourquoi cet engin fou à quatre roues s'était jeté sur moi.

Désertant rapidement le coin car je craignais que l'on ne veuille me prendre pour un témoin, j'ai repris mon chemin comme si de rien n'était. Je me suis présenté, songeur, devant l'entrée de la tour qui abritait mon bureau. J'ai sonné à l'interphone, puis fait comme d'habitude un coucou à la caméra qui servait de sésame à tous les employés.

A l'instant de m'engager, je m'écartais pour faire entrer un homme de lettres pressé qui, en voyant la porte ouverte, s'était mis à courir pour ne pas la rater. Malgré mon geste bienséant, il me bouscula sans égard, et même sans s'excuser. Ce postier peu courtois avait sûrement dans sa sacoche une missive urgente ou quelque part, dans les étages, une maîtresse à honorer.

Comme il se précipita sur le bouton de l'ascenseur, je décidais, par bienveillance et pour ne pas le déranger, de prendre l'escalier.

Je n'avais pas encore foulé la première marche que j'entendis soudain des coups de feu en mitrailles qui provenaient justement de la boîte à monter. J'ai jeté un coup d'œil en évitant de me montrer, alors je vis comme un tableau de saint Valentin. Deux

hommes, depuis l'intérieur de la cabine que j'avais délaissée, canardaient à tout va ce qui se présentait. Le facteur, en décédant, venait de me porter une bien mauvaise nouvelle, sans même me donner de courrier. J'en étais sûr désormais, on voulait m'assassiner.

Pourquoi ? Je n'en savais strictement rien, mais je n'ignorais pas que mes activités naïves étaient quelque peu douteuses. Je ne comprenais que dalle aux documents que je paragraphais, d'ailleurs je ne les lisais pas, mais on avait du penser en mauvais lieu que j'avais pris connaissance de quelque truc, bidule ou chose que je ne devais pas savoir, moi qui ne connaissait pourtant rien d'autre que les cartes virtuelles et les trous à combler. Toutefois, je comprenais une chose, si je voulais que ma vie dure, je devais disparaître et quitter à jamais ce lieu qui devenait trop dangereux.

Au lieu d'aller à mon bureau, je suis sorti du bâtiment, puis je suis passé à ma banque afin d'y retirer mes grosses économies. Tout n'allait pas si mal, j'avais pour m'accompagner un très joli pactole et ma belle jeunesse. Au volant de ma voiture, je me suis rendu au bateau qui en me prenant à son bord me fit d'abord gerber mon repas de midi encore mal digéré, avant de m'emmener en territoire indonésien, au nord de l'île de Sumatra où il me déposa.

II

BRASTAGI

Un bus de proximité m'avait déposé à Medan. Là, j'avais marché au hasard, ma valise à la main, lorsque soudain une pluie violente, comme elle sait si bien l'être en zone équatoriale, s'abattit sur la ville. En quelques secondes, comme si là haut dans le ciel, celui ou celle qui se balade au dessus des nuages avait ouvert les vannes d'un immense barrage, des tonnes d'eau furent déversées sur moi et sur tous ceux qui m'entouraient. Les rues et les ruelles devenaient des rivières coulant avec rapidités. Je n'avais pas de bouée, alors apercevant un bus qui roulait portes ouvertes, je m'y suis engouffré. Le navire à quatre roues hébergeait, outre moi, une foule de passagers. Nous serions nos corps mouillés sans crainte des pickpockets. Il était impossible, tant était forte la densité, de simplement se retourner, aussi je ne saurais jamais qui durant tout le trajet me massa les deux fesses, mais la main était ferme et ne déplaisait pas.

Au contraire de ce que je pensais lorsque j'y suis monté, ce n'était pas un bus de ville qui me changerait de quartier. Il s'en allait très loin, par les routes inondées, bien au-delà de la cité, en altitude, à Brastagi.

Lorsque nous arrivâmes dans cette ville nouvelle pour moi, j'y découvrais de la fraîcheur, et comme la nuit tombait, j'eus même froid aux pieds.

Je me suis rendu de suite dans une pension hôtel, où je fus accueilli par une hôtesse chaude.

La patronne de mon havre n'était pas une jeunette. Elle avait dépassé de loin la quarantaine et commençait à s'envelopper de manière importante, mais dès mon arrivée, elle m'a dit en me faisant un très bel œil de biche et en me présentant les pages ouvertes d'un cahier :

- « *Veux-tu écrire ici ton nom et ton prénom !* »

Je m'inscrivais sur le registre sous le nom de « Hello You » car j'étais un romantique et c'était de cette manière que m'avait baptisé mon premier amour asiatique.

Quelques mois plus tard, un jour où il faisait particulièrement beau, j'avais profité du soleil pour aller faire un tour, et pourquoi pas, quelques emplettes. J'étais entré dans cette boutique vendeuse de fringues et fanfreluches car la marchande était jolie, bien plus que toutes les femelles qui au même moment passaient sur l'avenue. Je décidais, pour la séduire, de lui faire un brin de causette.

- « *Mes mollets sont un peu cuits. Aurais-tu, chère demoiselle, un pantalon original à me faire porter.* »

Sans même me répondre, elle me montra du doigt, un étal sur lequel étaient jetés en vrac, nombre de fringues colorées. J'y ai plongé mes bras afin d'y pêcher quelque chose. Tout ce que j'en sortais était

réellement immettable. Je désespérais d'y trouver un vêtement qui puisse me permettre d'ôter mon short de ville lorsque d'un coup j'ai tiré un sympathique pantalon rouge, léger comme le vent, doux comme un agneau, et beau comme un épagneul breton. Je me suis tourné vers la dame, et lui ai dis, plein sourire :

- « *Jeune fille ! Celui-ci me plaît beaucoup, toutefois il me paraît un peu court. Aurais-tu l'obligeance, à l'aide de ce torchon qui traîne, de me dissimuler aux yeux de la foule curieuse afin que je puisse l'essayer !* »

- « *Malheureux !* » Me répondit-elle « *Ton choix est excellent, mais ne le mets pas de suite, car le superbe vêtement que tu as déniché n'est ni vulgaire ni banal... Il est exceptionnel comme je vais te l'expliquer. Vois-tu mon cher client, avant de venir s'enfouir sous ce tas de tissus, il a appartenu à un génie magicien...* »

- « *Cela me comble de joie, mais un génie de petite taille. J'ai bien peur qu'il ne m'aille pas. J'aimerais y passer mes jambes et lui faire sentir mon cul afin de savoir si oui ou non j'ai envie de l'acheter.* »

- « *Laisse moi terminer mon histoire et te dire son pouvoir ! Le génie, en le déposant, m'a affirmé, et je le crois, que le premier homme qui l'enfilera, s'il formule un souhait dans les quatorze minutes qui suivent, verra celui-ci exaucé, et ce quel que vœu que cela soit. Ensuite le pantalon ne deviendra que banal, toujours très beau, certes, mais d'une beauté ordinaire. Réfléchis donc bien*

avant de lui présenter ton intimité afin de ne pas gagner un éventail en fleurs fanées ou des crottes en chocolat. »

Elle avait bien raison. Si elle disait la vérité, et elle me paraissait sincère, il valait mieux, effectivement, que je ne me vête de ce futil que lorsque j'aurais réellement une chose à souhaiter qui en vaille la peine. Je l'ai acheté sans hésiter, puis je suis ressorti de la boutique, heureux comme une maman qui attend un bébé.

J'ai fini mon tour de soleil, puis je me suis ramené à ma pension hôtel.

Je me disais, en admirant le pantalon que je pliais pour le ranger dans mon armoire, que si je l'avais essayé à même le magasin, cela n'aurait été ni vent léger sur mon visage, ni friandises enrobées que l'on m'aurait servi, mais pour sûr, la belle vendeuse se serait retrouvée allongée sur son tas de fringues, tandis que cavalier, je l'aurais chevauché, par dessus, par dessous, et je lui aurais fait goûter ce que j'ai de meilleur en moi.

Ensuite j'ai cherché quel souhait plus sérieux je pouvais formuler. En fait, il n'y avait rien, car ce n'est pas d'une chose dont je pouvais avoir envie, mais de centaines ou de milliers. Dans ce cas comment faire un choix ? Qui plus est, significatif, car il me fallait quelque chose de meilleur que cette vendeuse pour ne point être regret de ne pas avoir, de suite, mis ce vêtement sur moi.

Ma logeuse, qui m'avait vu entrer, frappa alors à ma porte. Je savais que c'était elle car elle était la seule personne à ainsi me déranger. J'étais de

bonne humeur alors je lui ai dit d'entrer pour me faire une gâterie, car si cette femme soumise n'avait rien d'une miss, elle suçait à merveille. Chaque soir, pour m'endormir, elle venait remplir sa bouche en me vidant les bourses ; puis lorsque mes yeux se fermaient, elle m'embrassait sur le nez. C'est d'ailleurs grâce à ce geste de tendresse rituel que je connais depuis ce temps l'odeur parfumée de mon sperme.

Ce jour là, tandis qu'elle me léchait les couilles dans une mise en train en forme de préliminaire, je lui narrai l'histoire du pantalon magique que je venais d'acheter.

- « *Oh !* » *S'est-elle alors écriée « Mais ton souhait, je le connais !* » Et aussitôt elle me pompa d'une telle manière que je jutai immédiatement, la surprenant suffisamment pour qu'elle avale de travers.

- « *Excuse ma rapidité mais je n'ai pas que ça à faire, aussi je te promets que ce soir, je ne cracherai pas mon venin tout de suite pour te laisser savourer mon délicieux cornet. Maintenant sors de ma chambre et laisse moi m'en aller.* »

- « *J'accepte ta promesse, j'attendrais patiemment, mais puisque tu sors à présent, je vais te chercher de ce pas mon sac à bandoulière. De cette manière grâce à lui tu pourras emmener ton futaal avec toi, car tu peux à tout moment avoir une idée de génie.* »

Elle me ramena aussitôt un petit sac en toile, dans lequel j'installai le beau pantalon rouge qui pouvait

changer ma vie. Ensuite, petitement chargé, je suis allé manger chez Haris.

Haris était un Indonésien issu du peuple Karonis comme beaucoup de gens dans le coin, et il tenait un boui-boui dans une rue obscure où chaque mur était pissé. Si j'allais souvent y remplir mes joues et mon ventre, ce n'était pas en raison de la gaieté du lieu car l'endroit était sordide comme une cave de cité ; ce n'était pas non plus pour le label de qualité de la becquetance qui était tout bonnement exécration. Ce que j'aimais en premier lieu dans cet établissement, c'était que j'avais la certitude d'avoir la meilleure table puisque je n'y ai jamais vu d'autre client que moi ; et ensuite, secondement, il y avait la serveuse, la sœur d'Haris en l'occurrence, au visage rond et délicieux, dont le corps plantureux exhibait pour me servir une belle paire de nichons. Lorsqu'elle se trouvait près de moi, je les yeutais à outrance, aussi je ne mangeais que peu. Je pensais bien qu'un jour ou l'autre, du haut de ses deux monts jumeaux, je serais pris d'un tel vertige que je lui filerais un coup de trique énorme dont elle se souviendrait longtemps. C'était donc en songeant à ces splendides mamelles, qu'une fois de plus j'ai pénétré à l'intérieur du restaurant. Malheureusement ce jour là, la jeune fille était restée, à mes yeux, invisible, car elle ne quitta pas l'arrière boutique un seul instant, occupée qu'elle était à servir les plats en privé afin de satisfaire un oncle de passage. Ce fut donc Haris en personne qui se chargea de moi. Il n'était pas mal non plus, mais sa poitrine était plus plate, ce

qui convenait beaucoup mieux à l'individu qu'il était. A force de nous voir, nous étions devenus de véritables amis, aussi une fois mon assiette pleine et mon verre rempli, il s'est assis en face de moi, et m'a dit familièrement :

- « *Quoi de neuf bienfaiteur ?* »

- « *Sais-tu mon cher ami, ce jour était ensoleillé, et l'astre qui brillait si fort, je le sais à présent, était ma bonne étoile ; car j'ai dégoté, non loin d'ici, dans une petite boutique de la rue principale, le pantalon d'un génie qui fera mon bonheur en réalisant mon souhait...* » Et je lui racontai l'histoire dans la foulée. »

- « *Montre-le-moi ! Montre le moi !* » Me disait-il en frétilant, avant même que j'eus le temps de finir de parler.

Puisque je l'avais apporté, j'ai accédé à son désir.

Il était si admiratif en contemplant l'objet que j'en fus gonflé de fierté.

Puis en le rangeant dans mon sac, j'ai dis à mon hôte, pour changer de sujet :

- « *Cet achat m'a mis en forme. Demain j'irai monter au sommet du volcan pour me défouler les guiboles et voir la ville d'en haut. Viendras-tu avec moi ?* »

- « *Oh non ! J'ai bien assez à faire ici, et je connais le Sibayak depuis que je suis né mais je ne le fréquente pas* »

- « *Mettras-tu ton nouveau pantalon ?* » As-t-il aussitôt ajouté.

- « *Certainement pas. Je n'y passerai la première cheville que lorsque je saurais vraiment*

ce que je peux me souhaiter. Toutefois je l'emporterai dans mon sac car en chemin ou tout là-haut, on ne peut jamais prévoir, je serais peut-être inspiré. Tu es sûr de ne pas vouloir m'accompagner ? »

- « Sûr. Je déteste les volcans. Moi ce que j'aimerais, c'est aller à Bukit Lawang pour voir les orangs outangs. »

J'ai ri car cette idée me paraissait saugrenue, puis j'ai enfin mangé mon assiette de riz, laissant sur le bord le poisson car l'odeur qu'il dégagéait disait qu'il aurait du être enterré depuis longtemps.

Mon repas avalé, Haris m'a offert le café et souhaité « Bonne chance » Signe qu'il était temps pour moi de m'en aller.

Le lendemain matin, juste avant de sortir, j'ai réclamé à ma grasse logeuse, le pique nique qu'auparavant je lui avais commandé.

- « Voilà tout ce que tu m'as demandé » M'a t-elle dit en me tendant le sac qu'elle venait de remplir d'une multitude de fromages « Mais où vas-tu donc aujourd'hui ? »

- « Je vais monter le Sibayak pour voir si sa beauté égale ton savoir-faire. »

- « Le Sibayak ! C'est une très bonne idée. Reviens-moi bien fatigué que je puisse à mon tour te remonter le mécanisme. »

J'ai placé mon pantalon au milieu des fromtons, dans le sac qu'aussitôt, j'ai mis en bandoulière, puis me lançant dans la ruelle, je fis un bisou à distance à celle qui remuait sa main pour me dire au revoir.

Éblouis par la journée de la veille, j'avais dissimulé mes yeux derrière des lunettes noires, hélas malgré cet artifice, le ciel avait repris sa couverture quotidienne. Toutefois il faisait encore chaud, aussi j'ai ôté mon tee-shirt pour faire admirer mon nombril aux jeunes filles qui, les cheveux cachés sous leurs ternes tchadors, me sifflaient comme des mauvais gars car elles pensaient avec raison « Homme à lunettes, homme à quéquette » Et en ce qui me concernait, de bonne dimension.

Il n'était pourtant pas temps que je m'occupasse d'elles, aussi je me contentais de leur sourire, en me disant qu'à mon retour, avant de retrouver ma ventouse attirée, je me tirerais bien une jeune femelle.

La rue rapidement monta, et en me sortant de la ville, elle devint route défoncée. J'allais vers le volcan comme on part à la guerre, la fleur au bout du bâton qui m'aidait à marcher.

Je n'étais pas calculateur mais je savais compter, aussi j'avais prévu de manger mes fromages lorsque je serais à mi-pente ; pourtant au bout d'un temps assez long, bien qu'indéterminé, je me posais quelques questions. J'avançais, j'avançais sur le bitume troué, mais je ne montais guère.

Je ne me décourageais pas et continuais mon chemin ; mais après quelques heures supplémentaires, la faim se mit franchement à me tenailler l'estomac tandis la pente me fuyait toujours. Au lieu d'aller vers les hauteurs, la route avait simplement contourné la montagne. Je me

trouvais alors complètement de l'autre côté, et j'avais même le sentiment que je m'en éloignais.

Je ne comprenais pas car je n'avais vu nulle part moyen de bifurquer.

Mon ventre creux ne me permettant pas d'avoir les idées claires, j'ai décidé de faire une halte afin de pique niquer.

Un mince filet d'eau, qui semblait descendre du volcan, tombait à pic pour me rincer le gosier.

Son goût ne valait pas un bon picrate français, mais il me rafraîchissait en même temps qu'il me dessouffait.

J'en étais à la moitié de mon faux camembert lorsque je vis quatre jeunes blancs, sacs à dos et airs bêtes, qui semblaient revenir d'une expédition ratée. La bande était composée de trois garçons plus une fille, et ce fut elle, car elle semblait être leur chef, qui m'apostropha vivement : « *Hello !* »
« *Tiens* » Me suis-je dit en moi-même « Il semble qu'elle me connaît, mais son visage m'est inconnu. J'ai du faire des crêpes avec elle un jour où j'étais beurré à Kuala Lumpur, et je ne m'en souviens plus. »

- « *Nous cherchons depuis des plombs un chemin d'accès à ce satané volcan car nous voulons le grimper. Sais-tu par où faut-il aller ?* »

- « *Je suis absolument désolé. Je ne connais pas du tout le bon itinéraire, car vois-tu belle gamine, je le cherche moi aussi.* » Tandis que de l'index, j'écartais sa chemise pour découvrir un sein, réplique du volcan ; dès fois que la nature, espiègle, ait pu par hasard ou malice y dessiner un plan

- « Ah ! Comme cela est ennuyeux... » A dit alors l'un des garçons en la prenant par la main de manière à me faire comprendre que cette chasse là était gardée « *Mais il est déjà 15 heure et le temps est couvert, il serait imprudent à cette heure de monter. Remettons à demain cette folklorique expédition, et rentrons à l'auberge où un chocolat nous attend.* » Et puis ils s'en allèrent.

Je laissais à l'adolescent la main de la demoiselle, et même son corps en entier, car pour ma part il n'était pas question d'abandonner.

Continuer sur la même route ne me conduisait nulle part, j'en étais alors certain. Revenir sur mes pas ne me convenait guère. La seule option qui m'amènerait presque à coup sûr vers le sommet était de prendre la montée par le chemin imaginaire qu'empruntait le filet d'eau pour venir jusqu'à moi, mais dans le sens contraire. C'était une grande idée qui rendait fier mon cervelet, et cela se sentait car il sautillait dans ma tête.

Le départ fut difficile, broussailleux et boueux, et je me salissais, mais il en fallait bien plus pour me décourager. Très vite, je me suis trouvé sans horizon dans une sorte de jungle, accroché par des végétaux peu enclins à supporter mon intrusion dans leur milieu ; et sous les yeux des singes qui par dessus de ma tête ricanaient et me narguaient. Ils passaient de branche en branche par le chemin des airs. Tout leur était si facile. Je ne supportais pas que l'on se rit de moi, et ces pré-hommes des cavernes, avec une grande ironie, découvraient sans cesse leurs dents et me montraient du doigt.

Je compris ce jour là que je n'aimais pas les singes, et détestais plus que tout, les singes qui volaient. J'ai eu, je le concède, de mauvaises pensées, comme une forte envie que l'un de ces macaques ou quelle que fut leur espèce, à force de se poiler, oublie d'attraper une branche et vienne s'écraser à mes pieds. Hélas ils étaient habiles, et comme aucun d'eux ne tombait, pour tout de même les embêter, je leur faisais des grimaces et je les traitais de pédés.

Au bout d'une heure d'ascension, alors que je les avais semés, je me trouvai nez à pierre face à une haute muraille. L'eau n'éprouvait aucune peine à la dégringoler, mais pour moi, cet obstacle était une autre paire de manches, car contrairement à l'élément liquide qui me croisait, c'était dans l'autre sens, vers la source que j'allais. La roche avait la raideur terrifiante d'une paroi alpestre, toutefois pour ne pas bifurquer et suivre jusqu'au bout du monde ma première idée, j'ai posé une main en avant, puis la seconde juste derrière, un pied alors me soulevant, j'avais la tête en l'air et la jambe pliée. Collé à la paroi de pierre je marchais en lézard, mais après deux mètres de grimpette, mes lunettes m'abandonnèrent en se jetant vers le bas. Surpris par cette fugue soudaine, j'eus un mouvement de tête, et ce fut à cet instant que mon corps, solidaire, glissa dans son entier. La pierraille vicieuse en déchirant mon ben égratigna mon pénis comme les dents d'une suceuse qui ne sait pas téter. Je me suis retrouvé au pied du mur, sur le sol sale

et mouillé, à hurler ma douleur que personne n'entendait.

Après m'être relevé, je me suis ressapé comme je pouvais le faire, dissimulant de cette manière ma blessure légère mais douloureuse, puis j'ai abandonné, sans l'ombre d'un regret, cette mauvaise piste, ainsi que les lunettes qui avaient causé ma chute. Je suis parti en transversale à la recherche d'un passage moins difficile. Je l'ai trouvé un peu plus loin en écartant les branchages, mais c'était à crever car il n'y avait aucun chemin et le brouillard descendait. La nuit se rapprochait également et je pensais à cet instant que je n'y arriverai pas. L'idée d'enfiler mon futa afin d'émettre le souhait qu'il me sorte de là fit plus que m'effleurer et en me traversant l'esprit elle me fit un peu mal. J'ai retiré l'objet vénéré de mon sac, puis je l'ai regardé, me demandant en moi-même « Est-ce que cela en vaut la peine ? » Il y avait du pour et du contre, la jungle était hostile mais je n'étais pas mourrant. J'ai marché un peu en tâtant les deux œufs afin de savoir lequel j'allais mettre dans mon panier, mais soudain je me suis écrié :

- « *La chance est avec moi ou avec mon esprit car là juste à mes pieds, je vois, c'est aberrant... Les vieilles marches d'un escalier* »

Elles venaient du bas et allaient vers le haut, à moins que ce ne fut l'inverse, et coupait ma route sans sentier. Cet étrange escalier, orphelin de tout immeuble, intriguait ma raison et ravivait mon cœur ; je comprenais, en l'empruntant, qu'il me conduirait au sommet. Ma bite garda donc sur elle